

Adèle Jacquet-Lagrèze

Effets de vérité et transmission *

Lacan nous avertit en ouvrant son recueil des *Écrits* qu'il attend une lecture active, non désarrimée de l'expérience analytique elle-même, dont une certaine vérité ¹, objet du désir de Freud, est à attendre.

Le concept de vérité apparaît dans la Grèce du IV^e siècle avant J.-C. ² avec la quête d'un savoir sur la marche des choses, dans l'écart entre le monde sensible tel qu'appréhendé et un monde vrai, concevable à partir de modélisations dont les valeurs de niveau de preuve sont effacées, sous couvert d'une mathématisation dont on postule le sujet absent (cf. la *réalité objective* développée en Europe au XVI^e siècle).

Parler d'effet de vérité peut ainsi paraître paradoxal, l'effet ouvrant sur une forme de réalisation (*effectus* : « exécution, réalisation ; résultat, effet ») qui suppose une cause, une fonction, un mouvement diachronique, quand la vérité renvoie idéalement pour les oreilles post-aristotéliennes à une réalité synchronique, un état des choses, une essence, comme disjointe de sa production ³.

P.-L. Assoun nous rappelle ⁴ que la psychanalyse est née à un moment particulier de l'histoire, où Freud avait à se situer dans le débat culturel entre la philosophie post-hégélienne critiquée pour son aspect totalisant et spéculatif et le positivisme scientifique récusant la place du sujet dans l'appréhension de son objet. Si la vérité est ce qui est visé par les uns et les autres, côté science elle est assimilée au savoir, et elle vise pour cela la mise à l'épreuve d'une concordance reproductible entre une cause et son effet indépendamment des conditions subjectives de l'expérience ; côté métaphysique, elle est un objet critiqué pour sa méthode spéculative, dont les constructions de systèmes fictionnels, confrontés à ce qui bute à se dire, poussent parfois l'artifice du raisonnement jusqu'à l'absurde.

Un autre dilemme va émailler notre réflexion de manière connexe, celui de localiser le savoir antérieurement à son énoncé, entre la *doxa* fondée sur l'opinion et l'*épistémè* qui suppose d'assumer la position de chercheur...

Lacan s'inscrit d'emblée, du fait de son enseignement, dans un désir de transmission d'un savoir, tout en appréhendant qu'elle échoue dans l'écueil du discours du maître, sachant la nécessaire double méprise de la communication⁵ – du fait que ce qui passe par les voies du langage échoue à se communiquer et que ce qui passe par une logique formelle échoue dans le fait d'en suturer le sujet –, discours du maître qui méconnaît un point tu, oublié, dans ce qu'il transmet en attribuant à l'autre un savoir en réserve qui n'aurait qu'à se révéler⁶. Publier par écrit des textes issus de colloques ou de séminaires adressés, c'est donc prendre le risque de laisser échapper un peu plus encore les effets de lecture d'une parole sur la psychanalyse, dont l'usage par le lecteur élargi à un public anonyme d'analystes et de non-analystes est à double tranchant, comme il va le déplier dans son texte « La chose freudienne », j'y reviendrai. On trouve ici la question de l'adresse comme élément inclus dans le concept même de vérité, quand un locuteur arrive à émettre une proposition vraie pour une communauté qui a en partage un certain nombre de prémisses tacites, développée par W. V. Quine dans *La Poursuite de la vérité*.

L'emploi de l'expression « effet de vérité », qui apparaît dans les textes spécifiant le retour de Lacan à Freud et dans ceux qui articulent son acte de publication des *Écrits*, me paraît significatif de cet avertissement réitéré autour de ce qui fonde à la fois son objet (la psychanalyse) et son mode de transmission (une expérience particulière de parole adressée). Au moment de figer par écrit un certain nombre de paroles cherchant à cerner ce qui fonde la vérité de cette praxis, Lacan, déjà en 1966, insiste donc sur le caractère « en acte » de cette vérité. En effet, le contenu lui-même ne puise son usage de vérité justement que dans son effet sur le lecteur, qui, pour cela, devra « y mettre du sien⁷ », comme son texte « Le séminaire sur “La Lettre volée” », placé en tête de la publication, le démontre.

Je me suis appuyée sur ce que cette expression invitait à prendre en compte du trajet de la transmission du savoir pour me mettre au travail et témoigner *in vivo* de ce que l'expérience de penser l'analyse peut provoquer d'effets pour celui qui s'y confronte. De plus, il me semble qu'il y a des questions qui, au-delà de l'individuel, se répètent, trace peut-être de ce qui fait structure du rapport de l'homme à sa tentative de penser, soit d'ordonner un certain nombre de rapports, afin de trouver un vecteur et un appui à sa marche dans la vie, ou, pour ce qui nous réunit, un appui dans l'usage de la psychanalyse. Ce désir de certitude au sens de Descartes dériverait-il de la difficulté à « n'être pas » dans l'acte, qui pousserait à vouloir être tout de même par son « penser l'acte » ? Pour pouvoir se redonner un objet après en avoir occupé la place vide ?

Il faut donc bien tenter de dire quelque chose de l'expérience analytique afin de retrouver un certain sujet en cause et lui donner un caractère partageable qui la situe, si ce n'est dans l'*épistémè* des sciences, du moins en dehors des champs où la transmission sur l'opérativité de la vérité reste occultée (religion, magie...⁸). Ainsi, le cas *princeps* qu'on essaie de cerner dans la répétition de cas particuliers reste *in fine* l'invention de l'analyse elle-même⁹ et pose les questions du reste de l'opération analytique et de son articulation au désir de sa transmission.

Ce que Lacan va formaliser avec l'objet *a* comme principe de division du sujet entre savoir et vérité, point émergent du recueil des *Écrits*, est cet objet appelé dans sa chute à révéler tant le manque qui « cause le désir où le sujet s'éclipse », que l'appui « soutenant le sujet entre vérité et savoir¹⁰ ».

Cet *objet a* me paraît mis en fonction dans cette publication des *Écrits* au travers de la sollicitation d'une lecture en position analysante, comme on peut le déduire de ce que Lacan développe autour de cette expression « effets de vérité », qui met le lecteur en position de rencontrer des points de fuite (dans le risque de prendre le texte comme modèle de Vérité du maître à penser et de s'éclipser comme sujet) révélant le manque et des points d'appui (dans les repères structuraux, toujours à réinterroger au regard de la vérité qu'il avance) pour l'analyste qui pense son acte¹¹.

Ainsi, cette expression, apparemment anodine, car sporadique dans le texte (sept occurrences, et des semis...), s'inscrit au cœur de ce tournant, souligné cette année par Frédéric Pellion dans son séminaire « L'objet *a* et l'action de l'analyste », dans le rapport de Lacan, analyste, à la vérité, vérité de l'inconscient qui reste déterminante de l'expérience analytique¹².

Retour à l'acte de Freud dans son rapport à la vérité

L'expression « effet(s) de vérité » apparaît pour la première fois, d'après mes recherches, dans le texte de 1955 « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse » au singulier (*Écrits*, p. 404 : « l'effet de vérité ») ; puis on la trouve en 1957 dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » sous une forme plurielle (*Écrits*, p. 509 : « ses effets de vérité ») et sous une forme différente (*Écrits*, p. 509 : « effet de la vérité ») ; elle sera présente dans deux textes interpolés pour la publication de 1966 : une fois au singulier dans « D'un syllabaire après coup » (*Écrits*, p. 724), qui suit « À la mémoire d'Ernest Jones : Sur sa théorie du symbolisme », puis à trois reprises dans « D'un dessein » (*Écrits*, p. 365 : « l'effet de vérité », « Cet effet de vérité », et p. 366 : « des effets de vérité »), qui introduit aux textes connexes au commentaire de Jean

Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud. Elle réapparaît dans « Radiophonie » en 1970 sous sa forme définie au singulier « l'effet de vérité ».

On trouve également l'expression « des effets véridiques » à la fin de la réponse de Lacan au premier groupe de questions d'étudiants en philosophie en février 1966¹³, où il les corrèle à ce que Freud a nommé « castration », ce qui n'est pas sans lien avec l'effet de perte engendré par la chute de l'objet *a* au cours de l'opération analytique. Enfin, elle apparaît, implicitement, coupée en deux dans son ouverture, comme programme de ce qu'il attend du lecteur « de rendre à la lettre [...] sa destination », afin de voir « conjurée l'ombre du maître à penser, pour obtenir l'effet que nous lui préférons¹⁴ ». Ces différentes formes renvoient à des nuances que nous allons aborder, afin de cerner pourquoi Lacan les utilise.

Ainsi, comme j'ai commencé à le dire dans mon introduction, cette expression est reliée à une lecture de Freud que Lacan attend serrée, ferrée au signifiant, et dont il invite par sa publication à reproduire le geste (dans la lecture de ses écrits, comme de l'œuvre de Freud¹⁵, ou pour l'analyste dans celle de la parole analysante), non pour croire à « La vérité » de ce texte (orthodoxie), mais pour éprouver la vérité de celui-ci (éprouvé que l'on peut associer à la formule postérieure « on le sait soi »), de précisément penser l'expérience analytique sans concession pour ce qui trébuche encore à se dire. Quand Lacan énonce que « la psychanalyse a consistance des textes de Freud¹⁶ », c'est non pas pour désigner les dits de Freud comme une parole sacrée, mais pour réorienter l'analyste, dans son acte de penser la psychanalyse dans les traces de celui qui a inventé cette pratique, et qui n'a jamais renoncé à cette quête de vérité qui implique d'en cerner les limites. Vous pourrez relire à ce sujet l'introduction éclairante de *L'entendement freudien* de P.-L. Assoun. Il rappelle comment Freud s'oriente dans son travail face à ses « deux dieux, *Logos* et *Anankè*¹⁷ », sans jamais verser dans la fixité d'un énoncé qui ne répondrait plus à ce qu'il expérimente. Face à l'extériorité de ce qui insiste, *Anankè*, sorte d'effet de réel, Freud assume de se servir de *Logos*, malgré ses limites¹⁸. En effet, comment attraper l'inconscient conçu comme empruntant la voix/e du langage, charriant une part indéfinie de pensées extimes au sujet pensant du *cogito* qui cherche un appui sûr dans ce qu'il conçoit ? C'est ainsi que P.-L. Assoun précise que « les fameux guillemets¹⁹, dont Freud affecte ses textes quand surgit l'objection de l'autre, surgissent pour désigner ce que l'auteur *doit dire*, pour déclarer sa vérité propre, l'obligeant ainsi à se déclarer, donc à habiter en personne son propre discours²⁰ ».

Un point essentiel de la vérité semble ainsi émerger dans le fait qu'elle implique toujours cette adresse à l'Autre, avec de manière sous-jacente une demande d'assentiment, de reconnaissance, qui extrairait la parole de vérité du sujet qui la profère, pour lui revenir de l'extérieur, comme garantie du pouvoir d'identification permettant d'attribuer au monde sensible l'attribut d'une réalité partagée. Adresse qui part du locuteur vers un sujet supposé savoir entendre et reconnaître la vérité, qui s'avèrera inexistant comme tel. D'où mon interrogation sur ce qui advient du désir, une fois ce sujet désupposé savoir, et du pouvoir du dispositif alors, à engendrer des effets de vérité.

Une transmission de la psychanalyse pas sans adresse

Ainsi, cette question de la transmission convoque la question de l'adresse. Dans son texte sur « La chose freudienne ²¹ », Lacan s'émerveille de pouvoir assister à « des effets de vérité » du message freudien au travers du contrôle d'analystes, où il lit des effets de « transformation » dans leur pratique avant même que ceux-ci n'en soient au fait. Les effets de vérité concernent donc ici la vérité freudienne véhiculée par ses textes, que Lacan interroge pour « mesurer si la réponse qu'elle apporte aux questions qu'elle pose est ou non dépassée par la réponse qu'on y trouve aux questions de l'actuel ²² ». Et de fait, il en lit les effets dans la pratique de ceux qui suivent sa formation (à entendre : le contrôle et sans doute son enseignement). On peut repérer ici une première division entre effet de vérité et savoir sur la cause, entre transmission du message (freudien) comme production de vérité et le « truc analytique » qui, lui, échappe au savoir...

La question de l'adresse devient cruciale au moment de la publication, comme on peut le lire dans les préoccupations que Lacan avance en 1966 dans son texte « D'un dessein ²³ », du fait que l'étape de « vérification » des effets sur le lecteur anonyme échappe à tout étayage (que l'on peut trouver dans la cure, en contrôle ou en cartel) alors même que pouvant produire des effets réels « jusque dans notre chair ²⁴ », en fonction de la structure psychique du lecteur qui s'affronte à certains concepts qui peuvent le toucher (Lacan prend l'exemple du concept de la forclusion). À l'inverse d'une parole extérieure pouvant faire interprétation sauvage dans la lecture, se trouve également le drame de certains savants au moment de découvrir/inventer une vérité sans garantie, en l'absence du processus de vérification par l'Autre *a priori* (cf. le cas de Kantor).

Ainsi, il y a un paradoxe dans cette publication, dans cet acte de rendre public quelque chose d'un savoir privé ²⁵, dont les conséquences

échappent aux cadres des dispositifs de la psychanalyse dans lesquels peuvent se vérifier, et se contenir, les effets de la division du sujet. Car, d'un côté, Lacan y insiste, ses textes ont pour vocation de soutenir la formation des analystes, de l'autre, il se prête à devenir un appât pour le non-analyste, hors transfert arrimé au cadre, trace d'un souci, peut-être, de la transmission de la psychanalyse en extension. Lacan nourrit ce paradoxe par son style dont il dit maîtriser l'adresse, qui par l'usage des mots, du sens, creuse la vérité de cette pratique ²⁶ : sauront entendre « entre les lignes » les quelques-uns à qui il s'adresse de sa place d'analysant.

Pour les autres, la foule, c'est « à bon entendeur, salut », à la cantonade ²⁷, du fait de l'absence de la scène de ce lecteur anonyme, dont on suppose qu'il puisse saisir ce qui est à entendre et, pourquoi pas, trouver en retour l'adresse d'un psychanalyste pour à son tour s'orienter dans ce champ. Cette ouverture est défendue dans le texte de Leo Strauss (dont je reparle ci-dessous) auquel se réfère Lacan qui insiste sur trois publics de lecteurs potentiels : celui qui lit ce qu'il admet par avance et n'apprend rien, celui qui, acquis à la communauté implicite, saura lire entre les lignes, et, enfin, celui qui a le potentiel de s'ouvrir à du nouveau dans cette lecture et qui représenterait le véritable destinataire.

De la lettre à l'effet, effet de construction ?

Il est difficile de ne pas aborder la question de la lettre quand on aborde la relation de la vérité au savoir, bien que ce concept soit difficile à saisir. En effet, la lettre ne peut que se déduire à partir de la trace laissée par un dépôt de signifiants qu'un sujet aura extrait de l'Autre au cours de la formation du refoulement, à partir d'une « mise en blanc, d'une négativité de la vérité ²⁸ ».

Dans le texte « D'un dessein », Lacan précise le lien étroit qui noue la vérité à la lettre du langage, au signifiant ²⁹, et qui justifie une lecture littéraire de Freud, pour ses effets, qui ne s'atteignent qu'à fournir un certain effort ³⁰ du fait des résistances qui sont à la mesure du refoulement : « C'est qu'à une vérité nouvelle [vérité nouvelle implique une temporalité, une discontinuité de la vérité] on ne peut se contenter de faire sa place, car c'est de prendre notre place en elle qu'il s'agit. Elle exige qu'on se dérange. On ne saurait y parvenir à s'y habituer seulement. On s'habitue au réel. La vérité, on la refoule ³¹. » En effet, le trébuchement n'est plus, après Freud, le signe d'un hasard, mais celui qu'une chose est là, en jeu dans ce qui se dit.

La prise en compte de « la vérité qu'on refoule » accentue le deuil d'une quête finie d'un objet dicible comme cause, au profit de la prise en compte

des effets de la construction, au sens de Freud, soit de la manifestation de la vérité telle qu'appréhendée, construite *via* la parole. Freud précise qu'on ne peut garantir l'exactitude de la construction, mais qu'elle se présente comme vérité historique qui semble vraie (« *wahrscheinliche historische Wahrheit* ³² ») à la mesure des effets sur le patient, qui sera touché (« *berührt* ») ou non (« *unberührt* »). Cette valeur de vérité peut s'appréhender, non pas forcément au sens d'un affect conscientisable, mais en se lisant indirectement dans les suites, notamment en fonction de la production « de nouveaux souvenirs qui complètent et élargissent la construction ³³ ».

Ces effets peuvent aussi se mesurer dans la cure à la production d'une parole de l'analysant sur la construction elle-même, également de manière dénégative, comme le développe le texte de la *Verneinung*. Mais alors, le refoulement en jeu dans la représentation mise en parole n'est pas pour autant levé pour l'analysant qui en reconnaît consciemment l'existence. Ainsi, il me semble intéressant de pointer à quel point le *logos* peine à dire ce qui se dit entre les lignes, entre l'analysant, l'analyste, l'objet *a* et l'inconscient. L'analyste entendra-t-il cet effet ? Freud répond à ses détracteurs qui l'accusent d'incriminer les résistances du patient quand il refuse la construction afin de se donner toujours raison, que ces constructions peuvent trouver aussi leurs effets, dans cette discontinuité même de ce qui se dit et se refuse ou peine à se dire ...

Ces effets peuvent s'inscrire par la lettre, sans qu'elle soit immédiatement lisible, mais ne peuvent *ek-sister* au dire que par la voie du sens qui les attrape, les décrète à partir de l'expérience de parole adressée. Les effets sont donc par nature discontinus, de n'être qu'à se dire de manière opérante.

Ainsi, quand ils sont saisissables, leur caractère éphémère nécessite un témoignage dans un temps donné afin de garder leur authenticité. C'est pour cela il me semble que Lacan attendra de la passe d'entendre « le truc », en le faisant entendre à un autre qui traverse un moment similaire... De manière plus large, pour se faire entendre, il est parfois nécessaire que le message puisse faire retour par une forme d'identification donnant plus de poids au désir de parler, au sens d'en attendre une forme de reconnaissance qui ne rende pas vaine l'action de la parole.

D'une vérité-objet à une vérité-sujet

Dans son texte « L'instance de la lettre », Lacan se réfère à Leo Strauss, philosophe d'origine allemande, exilé aux États-Unis durant la Seconde Guerre mondiale après un passage en France et en Angleterre, et qui montre dans son article de 1952, « *Persecution and the art of writing* », comment

l'homme qui maintient une pensée hétérodoxe au pouvoir va produire un style dans sa parole et son écriture « between the lines », en précisant que, s'il devait développer ceci au-delà de la métaphore, cela ouvrirait sur un vaste champ encore à explorer ³⁴, vaste champ dont on pourrait dire que Lacan s'est emparé. Lacan associe ce détour à la figure de la métonymie et reconnaît à Strauss la mise en évidence de ce lien entre une nécessité (« connaturalité », sorte d'*Anankè*) et un art de dire. Si pour Strauss il s'agit d'un style intentionnel, cet art de dire entre les lignes s'impose au niveau inconscient. Cet art de dire oblige l'expression du désir pris dans les contraintes du langage et du discours (lien social) à un détour que Lacan nomme ici « un effet de la vérité ³⁵ », du fait que la présentation de la vérité est contrainte par ces détours. Ce n'est pas sans lien avec la présentation, dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », du graphe du désir, qui aboutit à la division du sujet dans l'acte de parole entre son énoncé et son énonciation.

Lacan nomme donc ici « effet de la vérité sur le désir » cette division entre le sujet intentionnel, qui saisirait consciemment la vérité comme un objet extérieur à mesurer à l'adéquation de ce qu'il veut dire, et l'effet de la lettre sur le sujet de l'inconscient freudien, dont la vérité devient sujet, parle entre les lignes. La division sujet-objet au joint entre vérité et savoir est accentuée dans l'expression suivante : « Les prétentions de l'esprit pourtant demeurerait irréductibles, si la lettre n'avait fait la preuve qu'elle produit tous ses effets de vérité dans l'homme, sans que l'esprit ait le moins du monde à s'en mêler. Cette révélation, c'est à Freud qu'elle s'est faite, et sa découverte, il l'a appelée l'inconscient ³⁶. » Je ne sais si cela préfigure ce qu'il nommera parlêtre en 1979 dans sa deuxième conférence sur Joyce ³⁷, où l'on retrouve là encore une disjonction entre écriture sans sujet et sujet supposé au savoir, disjoint des effets de vérité. L'effet de vérité serait-il alors corrélé au savoir sans sujet ?

Dans la cinquième occurrence, ici rapportée, Lacan pose l'effet de vérité comme la contrepartie nécessaire à pouvoir concevoir quelque chose du savoir du « nœud » en jeu dans une analyse qui est cette division du sujet ³⁸. Ainsi, si Lacan a fait le deuil de « la vérité », au sens des « vérités éternelles », telle que conçue classiquement, apparaît avec cette expression une manière assumée d'en approcher la dimension « créatrice ³⁹ ».

Cette création est-elle produite uniquement dans le dispositif de l'analyse ? Qui reconnaît comme tel un effet de vérité ? L'analyste, l'analysant, un tiers (cf. Lacan qui reconnaît un effet de vérité à l'œuvre dans la cure d'analystes qu'il a en contrôle...) ? Parle-t-on de vérité de la psychanalyse

(cf. l'effet de vérité relatif à la vérité freudienne dans la première occurrence, à l'œuvre dans une analyse) ou de vérité de l'analysant ?

Topologie de la vérité : d'une doxa intime à une création extime

Ainsi, Lacan, dans son retour à Freud, refait le geste pour lui-même de perdre quelque chose : le texte de Freud comme objet de la vérité. En effet, il ne s'agit pas de retrouver une vérité cachée, mais de la fonction créatrice de la vérité, qui d'être produite permet la lecture de ses effets, qui de se vérifier rétroactivement attestent de la création de la vérité. Ainsi, dans l'acte de lecture, doit se produire un second tour, pour que « se ferme ce qu'elle enserme qui n'est certes pas le savoir absolu, mais cette position d'où le savoir peut renverser des effets de vérité ⁴⁰ ».

Renverser des effets de vérité, n'est-ce pas, par exemple dans le cas de Lacan, être prêt à renverser la conception du vrai que Freud s'est formulée, du fait du savoir acquis par sa propre expérience qui sur ce point l'a conduit ailleurs ?

Il me semble qu'en évoquant la possibilité de « renverser des effets de vérité », Lacan nous met également sur la voie que lesdits effets ne valent qu'au un par un inconscient, tout en laissant en suspens la question de la topologie de cette création et de la vérification pouvant attester de cette création (qu'il essaiera de formaliser avec sa proposition de 1967 du dispositif de la passe). Celui qui s'affronte à la vérité du discours analytique doit pouvoir supporter de renverser ce qui a fait effet de vérité pour d'autres, manière donc de se situer autrement par rapport à l'Autre du savoir antérieur. C'est aussi une manière de souligner l'oubli de l'acte créateur qui a produit le savoir en tant que tel, savoir créé par son nouage à un effet de vérité à un moment donné ⁴¹.

La *doxa* est donc incompatible avec l'effet de vérité, car elle suture le savoir, là où l'effet de vérité produit un reste ⁴² nommé par Lacan objet *a*. Ce reste pourrait être rapproché du « en plus » repéré par Heidegger, dans son texte « Logos », traduit et édité par Lacan dans la première revue *Psychanalyse*, en 1956, dans le *geste* de la cueillette ⁴³. Le deuil de Lacan quant à la vérité freudienne va aboutir à un reste, un produit : l'objet *a*, sa « seule invention », issu de l'effet de vérité de son parcours analytique.

On retrouve donc ce joint entre vérité et invention, qui pour Lacan va aboutir à l'objet *a*, comme effet de vérité de sa lecture de Freud, comme l'a développé F. Pellion : « L'objet *a*, de manière fragmentaire dans les onze premiers séminaires, va cristalliser l'incertitude libérée par le deuil de la vérité freudienne qu'il n'y a pas, ce qui est une manière de commenter le

fait que Lacan utilise une forme de certitude quant à l'objet a ⁴⁴. » Cette certitude va de pair avec le desêtre du sujet supposé savoir qui permet à l'analysant de se séparer d'un transfert aliénant.

Cet aperçu de l'hétérogénéité de la vérité créée par le travail analysant au savoir qui s'en dégage, pointe la feinte qui apparaît⁴⁵ comme nécessaire. La vérité aperçue quant à l'absence de garantie de tout savoir est sujette à l'oubli, de rejeter comme pure cause le sujet qui en a permis l'opération. Pour faire fonctionner l'analyse, et permettre à l'opération analytique de se transmettre, il faut donc accepter d'élever cet oubli du caractère intenable de la position du sujet supposé savoir à la feinte, le temps nécessaire à la transmission de l'acte analytique. En effet, d'une vérité du sujet, intime, à exister d'avant, l'analyse a démontré l'impossible pour en redéfinir les contours par son processus de parole adressée, qui peut, au mieux, produire des « effets de vérité », création alors d'une vérité extime, d'être celle d'un sujet inconscient ectopique à toute saisie.

Pas de savoir absolu⁴⁶ en psychanalyse donc, mais la possibilité d'une certitude « comme affect d'une vérité reconnue comme extériorité⁴⁷ ».

Pour ouvrir : désir de transmission comme symptôme-vérité de l'analyste ?

Les analystes oublieraient-ils ce qui les pousse à vouloir transmettre la psychanalyse ? Comme nous l'avons vu, l'expérience analytique est loin d'être un voyage agréable, puisque la recherche de causalité les confronte à un solde d'où la destitution subjective et le desêtre du sujet supposé savoir les engagent à accepter d'avoir trouvé une réponse autre à celle demandée à l'entrée en analyse. Il n'en reste pas moins que cette expérience, à observer depuis cent ans ce qui se produit, suscite un désir de transmission puisqu'elle se renouvelle, en intension et en extension. La quantité d'écrits brassant les textes des aînés pose la question de l'oubli du savoir entr'aperçu, à nécessiter un appui de ces textes comme savoir antérieur.

Ce désir de transmission serait-il donc un symptôme type de l'analyste-en-devenir ? Au-delà des effets de vérité de son analyse, toujours singuliers, ce symptôme pousserait alors ce type de sujets qui s'apprennent à passer à l'analyste, à les oublier au profit d'une mise en action de ce désir de transmettre. L'analyste poursuivrait ainsi sa quête analysante sur une nouvelle pente « qui incline sans déterminer, préservant ainsi la spontanéité et la liberté du sujet⁴⁸ ».

Mots-clés : effet, vérité, sujet supposé savoir, transmission.

* ↑ Intervention au séminaire de recherche « L'objet *a* et l'action de l'analyste (2) », animé par Frédéric Pellion, Collège clinique psychanalytique de Paris, université Paris 7, le 29 mars 2018.

1. ↑ J. Lacan, « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 405 : « Et le sens de ce qu'a dit Freud peut être communiqué à quiconque parce que, même adressé à tous, chacun y sera intéressé : un mot suffira pour le faire sentir, la découverte de Freud met en question la vérité, et il n'est personne qui ne soit *personnellement* concerné par la vérité. Je demande pourtant s'il n'est pas inscrit au cœur même de la pratique analytique, puisque aussi bien celle-ci toujours refait la découverte du pouvoir de la vérité en nous et jusqu'en notre chair. »

2. ↑ P. Jorion, *Comment la vérité et la réalité furent inventées*, Paris, Gallimard, 2009, p. 7.

3. ↑ F. Pellion, « Voyage au centre de la philosophie », *Revue*, n° 9, *Le Mystère du corps parlant*, Paris, Champ lacanien, 2011, p. 181-184.

4. ↑ P.-L. Assoun, *Freud et les philosophes*, Paris, PUF, 1995, p. 268-272.

5. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits, op. cit.*, p. 877.

6. ↑ F. Pellion, séminaire « L'objet *a* et l'action de l'analyste », Sainte-Anne, Paris, inédit, 1^{er} février 2018, à propos du *Menon*, dans J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1980.

7. ↑ J. Lacan, « Ouverture de ce recueil », dans *Écrits, op. cit.*, p. 10.

8. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », art. cit., p. 871.

9. ↑ J. Lacan, « Sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones », dans *Écrits, op. cit.*, p. 699 : « Il vaudrait mieux ne pas manquer la réflexion que mérite la résistance du discours de la biographie, à l'analyse du cas princeps que constitue non pas tant l'inventeur que l'invention de l'analyse elle-même. »

10. ↑ J. Lacan, « Ouverture de ce recueil », art. cit., p. 10.

11. ↑ Cf. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 10 décembre 1974 : « Il est pourtant indispensable que l'analyste soit au moins deux, l'analyste pour avoir des effets et l'analyste qui, ces effets, les théorise ».
















12. ↑ Dès 1933, Lacan pointe que la vérité est au cœur de l'objet en cause dans les recherches qui l'animent. Cf. « Compte rendu par Jacques Lacan de la 84^{ème} Assemblée de la Société Suisse de Psychiatrie à Prangins les 7-8 octobre 1933 », *L'Encéphale*, n° 8, 1933, p. 694 : « Les discriminations sagaces, mais impuissantes, de nos théories ne sont que le reflet de cette relativité entre un nombre infini de singularités. Il semble que le problème qu'on agite ici ne soit pas un problème d'ordre médical, c'est le problème de la vérité. »

13. ↑ J. Lacan, « Réponses à des étudiants en philosophie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 206.

14. ↑ J. Lacan, « Ouverture de ce recueil », art. cit., p. 10.

15. ↑ J. Lacan, « Entretien avec Pierre Daix », 26 novembre 1966, dans *Pas tout Lacan* : « Je suis celui qui a lu Freud. » (<http://ecole-lacanienne.net/bibliolacan/pas-tout-lacan/>)

16. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » (1967), dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 250.

17.  Cf. Freud à Charles Baudoin le 20 octobre 1926, comme ce dernier en témoigne dans *Y a-t-il une science de l'âme ?*, Paris, Fayard, 1957, p. 50.
18.  P.-L. Assoun, *L'Entendement freudien, Logos et Anankè*, Paris, Gallimard, 1984, p. 15.
19.  Par exemple dans S. Freud, « Les actes manqués », dans *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1999, p. 32-33 : « Vous allez m'opposez avec humeur : "Il y a tant d'énigmes..." Je vous répondrais : patience mesdames et messieurs ! Je veux dire que votre critique... »
20.  P.-L. Assoun, *L'Entendement freudien, Logos et Anankè*, *op. cit.*, p. 16-17.
21.  J. Lacan, « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », art. cit., p. 404 : « Quel exercice à former des esprits, et quel message à y prêter sa voix ! Quel contrôle aussi de la valeur méthodique de cette formation et de l'effet de vérité de ce message, quand les élèves à qui vous les transmettez, vous apportent le témoignage d'une transformation survenue parfois du jour au lendemain de leur pratique, devenue plus simple et plus efficace avant même qu'elle leur devienne plus transparente. »
22.  *Ibid.*
23.  J. Lacan, « D'un dessein », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 363 : « À cette tâche en progrès, ajoutons les difficultés personnelles qui peuvent faire obstacle à l'accession d'un sujet à une notion comme la *Verwerfung* à mesure même du fait qu'il y est plus intéressé. Drame quotidien où se rappelle que cet enseignement qui ouvre à tous sa théorie, a pour enjeu pratique la formation du psychanalyste. »
24.  J. Lacan, « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud... », art. cit., p. 405.
25.  Paradoxe de cette publication qui ne fut peut-être pas pour rien dans la proposition de la passe qui la suit d'un an, comme l'a justement fait remarquer F. Pellion.
26.  J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 505 : « Il me suffit en effet de planter mon arbre dans la locution grimper à l'arbre [...] : arborer, pour ne pas me laisser emprisonner dans un quelconque *communiqué* des faits, si officiel soit-il, et, si je sais la vérité, la faire entendre malgré toutes les censures *entre les lignes* par le seul signifiant que peuvent constituer mes acrobaties à travers les branches de l'arbre, provocantes jusqu'au burlesque ou seulement sensibles à un œil exercé, selon que je veux être entendu de la foule ou de quelques-uns. »
27.  E. Porge, « Le transfert à la cantonade », *Littoral*, n° 18, 1986, p. 5-16.
28.  J. Lacan, *L'Objet*, séminaire inédit, séance du séminaire fermé du 22 décembre 1965 : « Ce concept de menace pour la vérité est pour nous concept issu de la *rencontre avec la vérité*, en tant qu'il dissocie non seulement la vérité de sa manifestation – identité à soi – mais y désigne sa place, par le blanc ou la trace qui la négative. »
29.  J. Lacan, « D'un dessein », art. cit., p. 364 : « Que tout texte, qu'il se propose comme sacré ou profane, voie sa littéralité croître en prévalence de ce qu'il implique proprement d'affrontement à la vérité, c'est ce dont la découverte freudienne montre la raison de structure. »
30.  *Ibid.*, p. 365 : « L'effet de vérité qui se livre dans l'inconscient et le symptôme, exige du savoir une discipline inflexible à suivre son contour, car ce contour va au contraire d'intuitions trop commodes à sa sécurité. Cet effet de vérité culmine dans un voilé irréductible où se marque la primauté du signifiant, et l'on sait par la doctrine freudienne qu'aucun réel n'y prend sa part plus que le sexe. »
31.  J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », art. cit., p. 521.

32. ↑ S. Freud, « Constructions dans l'analyse », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 273.
33. ↑ *Ibid.*, p. 274.
34. ↑ L. Strauss, *Persecution and the Art of Writing*, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1952.
35. ↑ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », art. cit., p. 509 : « On lira avec profit le livre où Leo Strauss [...] médite sur les rapports de l'art d'écrire à la persécution. En y serrant au plus près la sorte de connaturalité qui noue cet art à cette condition, il laisse apercevoir ce quelque chose qui impose ici sa forme, dans l'effet de la vérité sur le désir. »
36. ↑ *Ibid.*
37. ↑ J. Lacan, « Joyce le symptôme II », dans *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, 1987 : l'homme « vit de l'être [...] : d'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'inconscient de Freud ».
38. ↑ J. Lacan, « D'un syllabaire après coup », dans *Écrits, op. cit.*, p. 724 : « La psychanalyse a ce privilège que le symbolisme s'y réduit à l'effet de vérité qu'à l'extraire ou non de ses formes pathétiques, elle isole en son nœud comme la contrepartie sans laquelle rien ne se conçoit du savoir. Nœud là, veut dire la division qu'engendre le signifiant dans le sujet, et nœud vrai en ceci qu'on ne saurait le mettre à plat. »
39. ↑ F. Pellion, *L'objet a et l'action de l'analyste*, séminaire inédit, Paris, Sainte-Anne, 2016-2018.
40. ↑ J. Lacan, « D'un dessein », art. cit., p. 366.
41. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 29 : « Il y a dans tout savoir une fois constitué une dimension d'erreur, qui est d'oublier la fonction créatrice de la vérité sous sa forme naissante » (souligné par l'auteur).
42. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 443 : « Où s'articule que l'effet de vérité tient à ce qui choisit du savoir, soit à ce qui s'en produit, d'impuissant pourtant à nourrir le dit effet. »
43. ↑ M. Heidegger, « Logos », *Revue de psychanalyse*, n° 1, Paris, PUF, 1956, p. 59-80.
44. ↑ F. Pellion, *L'objet a et l'action de l'analyste, op. cit.*, séance du 7 décembre 2017.
45. ↑ J. Lacan, *L'Acte*, séminaire inédit, séance du 29 novembre 1967 : « Et pour introduire ce qu'il en est de l'acte proprement psychanalytique, ce qui constitue l'acte psychanalytique comme tel, c'est très singulièrement : – cette feinte par où l'analyste oublie que dans son expérience de psychanalysant, il a pu voir se réduire à ce qu'elle est, cette fonction du sujet supposé savoir, [...] – et de feindre aussi que la position du sujet supposé savoir soit tenable, parce que c'est là le seul accès à une vérité dont ce sujet va être rejeté pour être réduit à sa fonction de cause d'un procès en impasse. L'acte psychanalytique essentiel du psychanalyste comporte ce quelque chose que je ne nomme pas, que j'ai ébauché sous le titre de feinte et qui devient grave si ceci devient oublié [...] ».
46. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », art. cit., p. 868 : « Admettre qu'il nous faille renoncer dans la psychanalyse à ce qu'à chaque vérité réponde son savoir. »
47. ↑ F. Pellion, « Au bord du savoir », *Mensuel*, n° 74, EPFCL, décembre 2012, p. 21.
48. ↑ A. Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, 1988, p. 315.